

18^e SIÈCLE

LE DÉTROT : UNE COLONIE FRANÇAISE AU CŒUR DE L'EMPIRE

Pourquoi, à l'aube du 21^e siècle, existera-t-il ici une communauté francophone, si loin des autres peuplements canadiens-français? Cette question demande de revenir à la fin du 17^e siècle, à l'époque de la traite des fourrures et de la rivalité entre la France et l'Angleterre pour le contrôle des pays des Grands Lacs, et de comprendre les alliances qu'établiront les deux pouvoirs européens avec les peuples autochtones, ainsi que les relations entre les Premières nations elles-mêmes.

Cadillac n'est pas le premier Blanc à songer à s'établir dans la région. Les Français, comme les Anglais, convoitent depuis longtemps cet étroit passage, ce Détroit, qu'ils considèrent comme l'emplacement idéal pour contrôler toute la région des Grands Lacs. En 1626, Étienne Brûlé voyage jusqu'au lac Érié et, en 1670, ce sont les pères Dollier et Galiné qui prennent possession des terres le long de ce même lac au nom du roi de France. En 1679, Robert Cavelier, sieur de La Salle remonte la rivière Detroit à bord du Griffon et prend à son tour possession des terres. C'est lui qui nomme le lac Sainte-Claire, en l'honneur du 12 août, fête de sainte Claire, où il y a navigué pour la première fois. L'historien du voyage, le père Hennepin, dans sa description du Détroit, révèle bien l'importance de l'attrait des lieux, qui va au-delà de l'aspect militaire :

Le Pais des deux costez de ce beau Detroit est garny de belles Campagnes découvertes, & l'on voit quantité de Cerfs, de Biches, de Chevreuils, d'Hours peu farouches & très bon à manger, de Poules d'Inde, & de toute sorte de gibier, des Cignes en quantité : nos Haut-bans étoient chargés & garnys de plusieurs bestes fauves depieçées, que nostre Sauvage & nos François tuerent : le reste du Detroit est couvert de Forests, d'Arbres fruitiers, comme Noyers, Chastaigniers, Pruniers, Pomiers, de vignes sauvages, & chargées de raisins, dont nous fismes quelque peu de vin; il y a des Bois propres à bâtir, c'est l'endroit où les bestes fauves se plaisent le plus...

De telles expéditions françaises sont relativement rares, car le territoire est nouvellement sous contrôle Iroquois. En effet, la côte nord du lac Érié (plus tard le sud-ouest de l'Ontario) a longtemps été le territoire de la nation que les Français appellent les Neutres, avec, plus au nord, autour de la baie Georgienne, les terres ancestrales des Hurons qui, alliés des Français, servent d'intermédiaires à ces

derniers pour la traite des fourrures avec les tribus de l'Ouest. Mais les Iroquois, alliés des Anglais, ayant complètement épuisé leurs terrains de chasse traditionnels dans ce qui deviendra plus tard l'état de New York, ont dû, pour continuer leur traite avec les Anglais, trouver de nouvelles sources de fourrures.

C'est ainsi que vers 1640 les Iroquois commencent à s'introduire sur les terres au nord du lac Érié, à la recherche de nouveaux territoires de chasse. D'abord, ils expulsent et dispersent le peuple Neutre, qui finalement est absorbé par d'autres nations, puis les Hurons, après la destruction de la mission Sainte-Marie en 1648-1649. Toute la péninsule du sud-ouest ontarien, alors exempte de tout peuple autochtone, laisse la voie libre aux Iroquois qui doivent combattre leurs ennemis au sud et à l'ouest des Grands Lacs.

Les Français continuent leurs activités de traite avec les Hurons, qui se sont regroupés à la baie Verte (plus tard le Wisconsin) et à l'île Michillimakinac. Pour cela, ils doivent emprunter la route du Nord, passer par la rivière des Outaouais, la rivière des Français et la baie Georgienne. L'influence croissante des Anglais et des Iroquois menace les possessions françaises aux Illinois et dans la vallée de l'Ohio. Les Anglais eux-mêmes songent à établir un fort au Détroit pour ainsi contrôler tout ce qui remonte et descend les Grands Lacs. Les escarmouches militaires entre Français, Anglais et alliés se multiplient. La Nouvelle-France risque de perdre toutes ses possessions à l'intérieur du continent ainsi que son influence sur ses alliés autochtones. C'est dans ce contexte instable qu'arrive la figure de Cadillac.

CADILLAC

Les opinions resteront partagées sur Antoine Laumet, sieur de Lamothe Cadillac : brave aventurier, homme de vision ou brigand de premier ordre? Ces descriptions ne s'appliquent-elles d'ailleurs pas jusqu'à un certain point? Membre de la petite bourgeoisie de Castelsarrasin, en Gascogne, Antoine Laumet saisit la chance de faire fortune dans le service militaire en Nouvelle-France. Il s'invente lui-même un titre de noblesse au cours de son passage dans le Nouveau Monde. Une fois arrivé en

Nouvelle-France, il se distingue par sa bravoure et sa hardiesse. Pour consolider l'aspect politique de sa carrière, il épouse Marie-Thérèse Guyon, d'une des familles les plus influentes de Nouvelle-France, et cultive l'amitié du gouverneur Frontenac. De caractère vif, coléreux et arrogant, Cadillac se crée autant d'ennemis que d'alliés, mais à la longue, ses relations d'affaires lui valent le poste de commandant du fort Michillimakinac.

C'est donc à Michillimakinac que Cadillac élabore son plan pour la fondation d'une colonie au Détroit, loin au sud. Il comprend bien la valeur stratégique de ce site et en apprécie surtout le climat et la géographie. Cadillac n'envisage pas un simple fort ou poste de traite, mais une véritable colonie permanente, pouvant suffire à elle-même et, éventuellement, fournir le reste de l'empire en produits agricoles. En plus d'une forte présence militaire pour contrer les avances des Anglais et des Iroquois, Cadillac veut des agriculteurs, des artisans et des marchands pour peupler une colonie qui doit rivaliser Montréal et Québec en importance. Évidemment, il se fait lui-même commandant de cette colonie.

Armé d'une recommandation du gouverneur Frontenac, Cadillac rentre à Paris en 1699. Il réussit à convaincre la cour que l'établissement qu'il envisage est « nécessaire à l'augmentation de la gloire du Roy, au progrès de la Religion et à la destruction du trône de Baal » (citation de 1701, qui montre bien l'habileté de Cadillac à lier ses propres intérêts à la plus grande gloire du royaume). De retour à Québec, il est autorisé par le nouveau Gouverneur général Callières à fonder sa colonie. Ainsi, le 3 juin 1701, profitant de ce que la paix va bientôt être signée avec les Iroquois, Cadillac part pour le Détroit en compagnie de 50 colons, 50 militaires et une centaine d'autochtones. Empruntant la route du Nord, il met presque deux mois à atteindre sa destination.

Le convoi arrive au Détroit le 24 juillet; dès le lendemain, les hommes commencent à défricher un arpent de terre sur la rive nord, au point le plus étroit de la rivière. Dans les jours qui suivent, ils se mettent à la construction de plusieurs structures : entre autres, des entrepôts, une chapelle et une palissade de 12 ou 15 pieds de haut. L'ensemble sera connu sous le nom de fort Pontchartrain du Détroit, en l'honneur de Louis Phélipaux Comte de Pontchartrain, ministre de la Marine et des Finances et un des amis de Cadillac à la cour de Louis XIV. À l'automne, Cadillac fait venir sa

femme, Marie-Thérèse, et Marie-Anne Picoté de Belestre, épouse de son lieutenant, Alphonse Tonti. La présence de femmes blanches doit convaincre les Indiens que les Français ont véritablement l'intention de s'installer en permanence au Détroit.

Le plan de Cadillac est surtout basé sur la présence de nombreux alliés autochtones, pour faciliter la traite des fourrures et constituer en même temps une barrière contre l'avance des Iroquois et des Anglais. Cadillac fait donc venir des villages de Hurons et d'Outaouais de la région de Michillimakinac, des Potéouatamis et des Miamis du lac Michigan et des Chippewas et Mississaugas de la région de Sault Sainte-Marie. Durant les premières années de son existence, la colonie du Détroit ressemble à un peuplement amérindien bien plus qu'à un village français; le premier hiver, elle compte 200 Français et 6 000 Autochtones.

LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA COLONIE

Les dix premières années de la colonie ne sont pas d'un succès remarquable. Malgré la vision de Cadillac, la colonie ne reste, en fin de compte, qu'un petit poste au cœur des pays sauvages. Elle attire plus de coureurs de bois que de colons. Les progrès en agriculture ne sont encouragés ni par les classes dirigeantes de Québec ou de Montréal, ni par Cadillac, qui se comporte en grand seigneur voulant garder le contrôle de toutes les terres qu'il accorde aux colons. En 1710, ayant épuisé sa réserve de bonne volonté auprès du gouvernement à Québec et à Paris, Cadillac quitte le Détroit pour devenir gouverneur de la Louisiane. Ce n'est pas une promotion. Il ne reste au fort que 63 hommes (certains avec leur famille) et 30 militaires.

Durant les deux décennies qui suivent, le Détroit souffre d'une série de commandants pas plus scrupuleux que Cadillac, mais guère aussi habiles. Le rassemblement artificiel de peuples autochtones maintenu par Cadillac occasionne parfois de graves problèmes. En 1712, la colonie est presque détruite au cours d'une dispute entre tribus. En effet, un groupe de Mesquaqui (ou Renards), accompagnés de leurs alliés Mascouten, Dakota et Kikapoo, se présentent au fort, répondant quelque peu en retard à une invitation lancée par Cadillac. Selon certains, la raison réelle de leur visite est

d'aller rejoindre les Iroquois à l'Est. Pour cette raison, les Hurons et les Outaouais s'opposent à la présence du groupe et fait pression sur le nouveau commandant Dubuisson pour les renvoyer. Dubuisson, bien qu'en position de défense, tente alors de chasser les nouveaux arrivants, qui finalement ripostent en assiégeant le fort. Saisi de panique, Dubuisson fait incendier les bâtiments et les réserves de grain du fort, et vient à bout des alliés. Une bonne partie des forces Mesquaqui et Mascouten sont détruite, mais les survivants n'oublieront jamais cette trahison des Français. Pendant longtemps, ils feront tout leur possible pour nuire à la traite des fourrures dans la région des Grands Lacs. Une chanson, plus tard transmise par tradition orale, réfère apparemment à cette période d'inimitié entre Français et Mascoutens.

Le déclin de la colonie continue. En 1716, il ne reste plus que 11 familles au fort, dont les Campeau, Chauvin, Janis[se] et Réaume, noms qui resteront encore bien représentés dans la communauté francophone au 20^e siècle. La situation commence seulement à s'améliorer en 1728, avec l'arrivée du commandant Boishébert qui partage l'avis du nouveau Gouverneur général Beauharnois que la présence française au Détroit doit être renforcée, afin de contrer les nouvelles activités des Anglais et des Iroquois dans la vallée de l'Ohio. Boishébert encourage la colonisation en accordant des terres (toujours sur la côte nord) et augmente la présence militaire. En même temps, le Détroit prend de plus en plus d'importance comme chef-lieu de transit pour les fourrures entre Montréal et les Pays-d'en-Haut. En 1740, environ 100 familles habitent la colonie. La moitié d'entre elles cultivent la terre. Jusqu'alors, les colons s'établissent sur la côte nord du Détroit, qui deviendra plus tard le côté américain. Avant de parler du développement de la côte sud, il faut tracer le développement d'un autre aspect de la colonisation : la mission des Hurons.

LA MISSION DES HURONS

Dès son arrivée en 1701, Cadillac fait construire une chapelle, qui deviendra plus tard l'église Sainte-Anne. La désignation « paroisse Sainte-Anne » paraît pour la première fois en 1722. Cette paroisse dessert les Blancs de la colonie seulement. En 1728, les Hurons eux-mêmes demandent un missionnaire. Les Jésuites leur désignent le père Armand de La Richardie, qui établit d'abord la

mission de l'Assomption au village des Hurons, à l'extérieur du fort. Un conflit, cependant, entre les Hurons et les autres tribus alliées oblige l'évacuation de la mission en 1738, que le père de La Richardie rétablit en 1742 près de l'embouchure de la rivière Detroit (future île Bob-Lo, en face d'Amherstburg), à l'île aux Bois Blancs. En plus du village huron, la mission comprend une forge, un magasin et une ferme; Jean-Baptiste Goyau, laboureur de la mission, se mérite le titre de premier cultivateur européen en territoire qui deviendra plus tard l'Ontario.

Le père Pierre Philippe Potier succède au père de La Richardie en 1744. La mission va subir de nombreux dommages. En 1747, une bande de Hurons de l'Ohio, récemment alliés aux Anglais et aux Iroquois, attaquent et incendient la mission, qui doit encore une fois être déménagée et ramenée à l'abri du fort. L'année suivante, elle est installée en face, sur la côte sud, à l'endroit nommé Pointe de Montréal, non loin du futur site de l'église de l'Assomption. La chapelle de la mission devient l'église pour les nouveaux colons qui s'établissent finalement sur la côte sud en 1749 (situation bien plus simple pour eux qui, officiellement, auraient dû faire partie de la paroisse Sainte-Anne, sur la côte nord). En 1761, le père Potier commence un registre pour la mission : 111 baptêmes d'enfants Blancs et 15 mariages dans les six années qui suivent. En 1767, la mission devient officiellement la paroisse de l'**Assomption**, qui restera la plus ancienne de l'Ontario. La « Ligne Huronne » (plus tard Huron Church Road) marque la limite des terres cédées à la paroisse par les Hurons.

Le père Potier est en train de s'assurer une place dans l'histoire du Canada comme missionnaire et premier curé en Ontario. Sa contribution va même beaucoup plus loin : ses livres de compte de la mission et, plus tard, de la paroisse qu'il écrit en tant que chroniqueur des mœurs et des coutumes des Hurons offrent de précieux renseignements sur la vie des premiers colons en terre ontarienne; ses itinéraires retracent en détail les routes empruntées par les voyageurs qui passent l'hiver chez les Indiens; enfin, son dictionnaire huron-français atteste de ses qualités de spécialiste des langues, sa plus grande contribution restant sans doute au niveau de l'histoire de la langue française.

Père Potier est d'origine belge et trouve que les Canadiens ont une curieuse façon de parler. Dans un petit cahier intitulé *Façons de parler proverbiales, triviales et figurées*, il consigne plus de 3 000 mots

et expressions utilisés par les Canadiens au 18^e siècle, d'abord à Lorette, près de Québec, mais surtout au Détroit. En effet, deux tiers des mots du lexique de Potier (la seule étude jamais effectuée sur la langue parlée par les Canadiens sous le régime français) proviennent du Détroit. Le petit cahier contient par ailleurs les premières attestations de mots qui, au 20^e siècle, seront encore utilisés dans l'ensemble de l'Amérique francophone, ainsi que des mots très rares, qui resteront encore au 20^e siècle la marque des gens d'ici.

LES COLONS DE LA CÔTE SUD

En 1749, le Gouverneur général de La Galissonnière, inquiet des nouvelles activités des Anglais et des Iroquois dans la vallée de l'Ohio, décide de renforcer la présence française à l'intérieur du continent. La colonie du Détroit est la clé de sa stratégie : si la population peut atteindre 1 000 âmes, alors il est convaincu que la colonie peut défendre et nourrir tous les Pays-d'en-Haut. Il fait donc lire une proclamation dans toutes les paroisses de la vallée du Saint-Laurent, promettant terres, outils et graines de semence à toute famille désireuse de venir s'établir au Détroit. Soixante-quinze familles répondent à l'appel, sur lesquelles vingt-deux se voient accorder des terres pour la première fois sur la côte sud du Détroit.

C'est le début de la colonie de la Petite Côte, premier établissement européen permanent en ce qui deviendra plus tard l'Ontario. Le nouveau peuplement est situé quelque peu en amont de la rivière Detroit, à l'emplacement du futur village de LaSalle (entre le ruisseau de la Vieille Reine et la rivière aux Dindes), lieu qui, dans les siècles à venir, restera toujours pour les francophones de la région la Petite Côte. En 1750 et 1751, la proclamation est renouvelée; d'autres familles quittent la région de Montréal pour le Détroit. Certaines s'établissent à la côte de l'Assomption, à l'est de la mission; d'autres, jusqu'à présent établies sur la côte nord, ainsi que quelques militaires déchargés du fort, traversent simplement la rivière.

Comme sur la côte nord, les nouveaux habitants se voient accorder de longs rubans de terre, de trois arpents sur quarante et débouchant sur la rivière, division propre à cette région de l'Ontario. Les

colons érigent leurs habitations l'une à côté de l'autre, sur le bord de l'eau, pour des besoins de transport, mais aussi de défense. Le chemin qui longe la rivière restera connu sous le nom de « Chemin de Devant » par les francophones de la Petite Côte, simplement parce qu'il passe au-devant des terres. La division restera visible à la Petite Côte et dans la disposition des rues, à Windsor.

Les premiers colons ne s'empressent pas à défricher leurs terres, bien qu'il y ait quelques débuts d'agriculture (blé, maïs, sarrasin et quelques légumes notamment). La pêche et la chasse offrent en fait un mode de vie beaucoup plus attrayant, sans compter que les anciens soldats et coureurs des bois, que la vie sédentaire n'attire pas vraiment, peuvent toujours s'engager dans les expéditions commerciales et militaires organisées à partir de Detroit. La situation est donc lente à changer : un quart de siècle plus tard, le lieutenant-gouverneur Hamilton à Detroit écrit une lettre dans laquelle il déplore toujours le fait qu'un fermier peut, avec ligne et fusil, nourrir en quelques heures sa famille et plusieurs autres. Les colons possèdent aussi quelques animaux, qu'ils laissent courir en liberté dans les bois et les marais; certaines îles de la rivière Detroit (la Petite Isle aux Dindes et l'Isle aux Cochons, qui deviendra plus tard Belle-Isle) servent d'enclos naturel pour ces animaux.

L'émigration vers le Détroit continue pendant toute la décennie et, lorsque la colonie passe aux Anglais en 1760, le peuplement de la Petite Côte s'étend vers le sud presque jusqu'à l'embouchure de la rivière aux Canards. À la côte de l'Assomption, à l'est de la mission, les colons, quant à eux, occupent les terres jusqu'à la limite du village outaouais, à quelques kilomètres en amont de la rivière (ce qui sera plus tard désigné comme légèrement à l'est du centre-ville de Windsor). Ensemble, ces deux peuplements de la rive sud représentent environ 60 familles, dont certains noms, des deux côtés du Détroit, franchiront les siècles : Antaya, Bénéteau, Bergeron, Bézaire, Bondy, Chaput, Drouillard, Durocher, Gignac, Girard, Meloche, Monforton, Pajot, Réaume, Renaud et Rocheleau. La côte de l'Assomption comptera aussi pendant longtemps d'autres familles comme Goyeau, Jacob, Janisse, Labutte, Langlois, Lespérance, Létourneau, Morand, Ouellette, Pilette et St-Louis. Plusieurs de ces patronymes, typiques de la région, resteront pratiquement inconnus ailleurs dans le Canada français.

LE RÉGIME ANGLAIS

La colonie du Détroit ne sera jamais directement impliquée dans la guerre de sept ans, étant donné qu'aucune bataille entre les forces françaises et britanniques n'aura lieu sur son sol. Pourtant, plusieurs expéditions contre les possessions anglaises en Pennsylvanie et en Ohio sont organisées à partir du Détroit et comptent souvent d'avantage d'alliés autochtones que de soldats et miliciens français. Les alliances, souvent instables et éphémères, ne contribuent en rien au bien-être des habitants. La colonie, exaspérée par les contributions exigées du gouvernement pour financer la guerre et approvisionner les troupes, traverse une dure période. Une série de mauvaises récoltes vaut bientôt à la Petite Côte le nom de « Côte de Misère ». Lors de la capitulation de Montréal en septembre 1760, le transfert de pouvoir à Detroit se fait sans incident; à vrai dire, la plupart des habitants sont probablement contents de la paix. Le nouveau commandant Rogers renvoie les soldats français, fait désarmer (temporairement) la milice canadienne et impose un serment de fidélité. La vie continue sans grand changement pour les habitants du Détroit; sauf la nouvelle garnison, aucune présence anglaise importante ne sera rapportée dans la région avant la fin de la guerre de l'Indépendance américaine.

Le fait que la traite des fourrures soit maintenant entre les mains des Anglais a certainement un effet sur les peuples amérindiens. Le manque de respect des Anglais pour leurs nouveaux partenaires est l'un des facteurs qui mène à la rébellion de Pontiac, en 1763. Le chef Outaouais veut chasser les Anglais des Pays-d'en-Haut et rétablir le régime français, certain que ses « frères français » vont se rallier à sa cause. Il réussit à rassembler la plupart des Nations avoisinantes et à saisir tous les forts des Grands Lacs. Seul le Détroit lui échappe, la garnison ayant été avertie de ses plans. Il assiège le fort pendant six longs mois, tentant par persuasion et par intimidation de recruter les colons. Mais les habitants se trouvent entre les deux factions. Certains, comme Baptiste Meloche, chez qui Pontiac a établi son camp et où il garde ses prisonniers, sympathisent avec la cause des Nations; d'autres, par contre, comme les marchands Bâby, continuent à approvisionner la garnison britannique malgré les menaces des Indiens. Même si Pontiac professe la plus grande loyauté à ses frères français, ses hommes réquisitionnent de force les animaux et les récoltes des habitants. De plus, le père Potier menace d'excommunication tout Canadien qui manque à son serment de fidélité envers la couronne britannique. *Journal ou dictation d'une conspiration*, récit anonyme des événements depuis le fort

assiégé, montre bien la situation difficile dans laquelle se trouve les Canadiens :

Les habitans des Costes qui étoient partagé par différens Sentimens, Les uns en veritable honneste gens, pénétré d'un Sentiment d'humanité et de religion gémissoient de la folle entreprise des Sauvages et auroient volontiers Sacrifier jusque à la dernière pièce de leurs Butin pour arrêté Les nations et mettre La paix dans L'endroit, d'autre gouverné par un Sentiment d'anthipatie mal fondé chez qui La Soumission ni Le respect n'ont jamais eu d'empire Se Seroient vollontiers jetté dans Le partie des Sauvages Si ce n'avait été La crainte d'un mépris général. Les autres etoient comme en équilibre, ne Sçachant Lequel des deux parties embrassé... (Burton, 1912 : 119)

Cet équilibre se maintient pour la majorité et, à la fin des hostilités, les « habitans des Costes » sont finalement bien adaptés à la vie sous le régime anglais. Le changement de gouvernement n'aura aucun effet sur l'émigration de la vallée du Saint-Laurent, qui continuera jusqu'à la fin du siècle. En 1770, le père Boquet, curé de Sainte-Anne, écrit à son supérieur que de nouveaux colons arrivent quotidiennement. Selon lui, la population de Detroit devrait sous peu dépasser celle de Montréal. La plupart des familles s'établissent sur la rive sud (d'après le recensement de McNiff, en 1793-1794, plus de 150 familles francophones occupent les terres le long de la côte à partir de la rivière aux Canards jusqu'à l'embouchure du lac Sainte-Claire); d'autres, une vingtaine déjà, sont établies plus à l'est, le long des rivières qui débouchent sur le lac Sainte-Claire. Jusqu'à la fin du 18^e siècle, la rivière Detroit demeurera essentiellement, sur ses deux rives, une rivière française, véhiculant une culture à laquelle s'adaptent même les officiers du fort. En effet, des documents attestent de l'intérêt de ces derniers pour les bals et les danses organisés chez les familles françaises du Détroit. La vie, toutefois, n'est guère facile. L'hiver 1770 est particulièrement pénible; plusieurs bateaux sont bloqués par les eaux glacées du lac Érié pendant 70 jours. La colonie manque de provisions; un journal rapporte que deux cadavres ont été retrouvés au bord de la rivière et laissés sur place pour attirer corneilles et éperviers, dont les habitants se nourrissent.

D'autres événements viennent troubler la paix du peuplement. En effet, le début de la guerre de l'Indépendance américaine marque une nouvelle période d'instabilité pour la région du Détroit. Encore une fois, si la région échappe à des batailles majeures, les occupants du fort ne profitent pas moins de leur situation géographique et envoient à plusieurs reprises des Indiens, accompagnés de certains

Canadiens du Détroit, contrer les positions américaines en Ohio et au Kentucky. À la fin de la guerre, la rivière Detroit n'est autre que la frontière entre les possessions britanniques et la nouvelle république; le gouvernement britannique accorde des terres sur la rive sud à plusieurs loyalistes qui fuient les États-Unis. Un bon nombre de francophones traversent eux aussi la rivière, préférant rester sujets britanniques que devenir Américains.

Bien des francophones quittent également la ville pour s'établir en amont ou en aval de la rivière (toujours sur la rive nord). Le groupe le plus important, sous la direction de François Navarre, s'établit à l'embouchure du lac Érié vers 1780, dans les environs de la rivière aux Raisins (qui deviendra Monroe, dans le Michigan). Cette région compte déjà plus de 200 familles françaises au début de la guerre de 1812. Comme à la Petite Côte, la division des terres y est la même et l'agriculture, lente à s'y développer; les descendants du groupe se nomment « Muskrat French » (et se nommeront encore ainsi durant les siècles à venir), en raison non seulement du rôle important que la traite des fourrures joue dans l'économie locale, mais des repas de rats musqués spécifiques à leur communauté. Une lettre envoyée à l'archevêque de Québec en 1795 par le père Edmund Burke, missionnaire à la rivière aux Raisins, offre une perspective intéressante, quoiqu'exagérée, de ce qu'est la vie à la frontière : « les sans-culottes du Bas-Canada sont des honnêtes gens, des saints, si vous les comparez à nos sans-culottes d'ici; c'est une horde de brigands, le meurtre, le vol, le viol, le concubinage public, l'ivrognerie, l'impiété sont ici comme dans leur centre, un débordement de mœurs affreux, des scélérats qui courent parmi les sauvages et qui sont mille fois plus débordés que les sauvages même... ». Les peuplements francophones du côté américain du Détroit garderont pendant longtemps contact avec les francophones du côté canadien. Sur les deux rives se retrouvent plusieurs des mêmes familles et les mariages entre les deux communautés sont courants. Deux siècles plus tard, pourtant, il ne restera que quelques vestiges de la langue et de la culture française du côté américain.

La situation politique est instable et va le rester pendant plusieurs années. Malgré le traité de Paris qui met fin à la Révolution américaine en 1783, il faut attendre 1796 pour que l'Angleterre renonce à ses possessions dans la région des Grands Lacs. En effet, profitant de la période d'instabilité, cette dernière organise plusieurs expéditions de troupes indiennes à partir de Detroit (auxquelles prendront

part certains francophones), dans le but de contrer l'avance vers l'ouest des colons américains. S'ensuit une période d'alliances et de contre-alliances, d'escarmouches militaires et de déplacements de populations. Si la majeure partie de l'action se déroule au sud du Détroit, les retombées affectent les colons de la rive canadienne, souvent pris entre diverses factions. L'histoire de Tommy Martine (qui deviendra la légende de Tommy Martine), recueillie à la Petite Côte, reflète les relations souvent troublées entre les colons et certaines bandes indiennes qui parcourent la région.

Malgré l'importance croissante de l'agriculture, la traite des fourrures demeure l'activité économique principale du Détroit qui, point de départ de l'expansion vers l'Ouest des territoires français, sert de lien avec les anciens postes de traite français situés à l'intérieur du continent. La rivière Detroit constitue d'ailleurs la route principale des voyageurs qui font la navette entre Montréal et le Détroit. Les Français ont en effet, pendant la première moitié du siècle, fondé toute une série de villages, de forts et de postes de traite dans le corridor qui s'étend du nord-est et sud-ouest du Détroit à la confluence des rivières Ohio et Mississipi. Le premier de ces villages, Ouiatanon (plus tard Lafayette, en Indiana), fondé en 1717, est presque entièrement peuplé de colons du Détroit. Même chose pour le fort Miami (qui deviendra plus tard le fort Wayne), fondé en 1721, où la traite des fourrures avec le Détroit continue jusqu'après la guerre de 1812. Un grand nombre d'habitants du Détroit partent, en 1764, lors de la fondation de St-Louis, pour s'installer sur cette bande de terre, véritable refuge pour les Français qui refusent de se soumettre aux Anglais entre 1760 et 1776, date de l'arrivée des Américains. Après la guerre de l'Indépendance, plusieurs francophones traversent la rivière Mississipi pour fonder les peuplements de Sainte-Geneviève et de Vieilles Mines, dans le futur état du Missouri.

Le Détroit pourrait bien être le point de départ de toute une aire culturelle au sein du continent nord-américain. Deux siècles plus tard, étant donné l'assimilation presque complète des communautés francophones au creuset américain, les vieux peuplements de LaSalle, la Petite Côte, Rivière-aux-Canards et McGregor du côté canadien du Détroit constitueront vraiment les derniers vestiges de cette culture « de la frontière ».

CIVILISATION DU DÉTROIT

À l'instar de la traite des fourrures qui domine toujours l'économie locale, l'agriculture se développe. Le Détroit arrive à présent à fournir des postes comme Michillimakinac en blé et en maïs. Une carte de 1791 montre l'emplacement de six moulins à vent le long de la rive sud de la rivière. Les vergers se multiplient. Le climat permet non seulement la culture de cerises et de prunes, mais aussi de fruits plus exotiques comme les pêches et les coings, de même que certaines variétés de pommes : la Fameuse, ou Pomme de neige, la Pomme caille et la Roseau (pomme à chair rouge). Avant tout, la région du Détroit est associée aux poiriers des Jésuites qui caractérisent les fermes françaises de la rivière Detroit et des cours d'eau avoisinants. Ces poiriers énormes font déjà l'objet de plusieurs légendes sur leur origine et les incidents auxquels ils sont rattachés, légendes qui, transmises par tradition orale, vont parcourir les siècles à venir.

À la Petite Côte, la culture maraîchère, qui semble avoir été établie avant la fin du 18^e siècle, sera encore pratiquée par certaines familles deux cents ans plus tard. L'auteur américain Wilcox, dans un mémoire sur sa jeunesse à Detroit au début du 19^e siècle, mentionne les « Français » qui depuis longtemps amènent leurs légumes au marché en charrette : un commerce qui ne nécessite pas de défricher de grands terrains, sans compter que le « jardinage » laisse l'hiver libre pour la trappe et la chasse, et convient donc bien au mode de vie des habitants. Encore à la fin du 20^e siècle, la plupart des francophones de la Petite Côte seront jardiniers et gagneront leur vie sur les quelques arpents étroits défrichés par leurs ancêtres (les *raves* de la Petite Côte, qui signalent l'arrivée du printemps aux habitants de la région, jouiront d'une renommée internationale). Mais face à la globalisation des marchés, cette occupation traditionnelle tendra à disparaître.

L'influence amérindienne sur les débuts de l'agriculture dans la région ne doit pas être sous-estimée. Le maïs est cultivé en petites élévations de terres ou *fosses* (le terme sera consacré), une méthode empruntée directement aux Indiens et qui sera utilisée par certains habitants jusqu'au début du 20^e siècle. Autre héritage : une méthode de préservation des aliments appelée mise d'aliments en *caches*, dont le principe est de creuser à l'automne une fosse d'une vingtaine de centimètres, de la remplir de carottes, de panais, de betteraves ou de *radioles* (navets) et de la recouvrir de terre et de paille. Grâce au climat relativement doux du Détroit, les légumes se conservent ainsi tout l'hiver.

La pêche occupe les habitants du Détroit dès le début de la colonie. L'Isle à la Pêche tire d'ailleurs son nom de la pêcherie qui s'y trouve depuis 1722 (*Peach Island* est donc une traduction fautive). La pêche à la seine est établie commercialement avant la fin du 18^e siècle. Le mémorialiste Bela Hubbard décrit les cabestans et les cabanes à pêche, caractéristiques du paysage de la rivière Detroit. La pêche, qui se pratique à l'automne, remplace graduellement le commerce des fourrures et devient une source de revenu supplémentaire pour les francophones du Détroit. En 1851-1852, les pêcheries de la rivière Detroit rapportent 6 000 barils de poissons blancs; les pêcheurs sont exclusivement francophones. Plusieurs familles de la rivière Detroit et du lac Sainte-Claire gagneront encore pendant longtemps leur vie de cette façon; mais en 1970 le gouvernement fédéral interdira la pêche commerciale, qui prendra alors une valeur plutôt récréative. Vers la fin de ce même siècle, certains habitants de la Petite Côte pratiqueront encore une forme de pêche au dard sur la glace qui, selon la tradition, aurait été apprise des Indiens.

Le menu d'un festin de noces célébré à Detroit en 1770 montre à quel point les habitants se fient aux richesses naturelles de la région. Marie Caroline Watson Hamlin, dans *Legends of Le Détroit*, mentionnera les mets suivants, servis aux noces de J.-B. Cicot et d'Angélique Poupart La Fleur : soupe, poisson blanc, poisson doré, brochet, rôti de lard, boudin, perdrix, dinde sauvage, ragoûts, venaison lardé, pommes de terre, sagamité (gruau de maïs servi avec crème et sucre d'érable), praline (maïs moulu mélangé à du sucre d'érable), galettes au beurre, croquecignoles (sorte de beigne), poires, pommes, framboises et raisins, le tout, bien entendu, arrosé de vin et de brandy; on parle aussi d'un breuvage nommé *eustrope*, composé de pêches distillées dans du rhum.

Les maisons des habitants sont très simples; d'après Lajeunesse, la plupart, d'un étage seulement, ressemblent à un carré dont les côtés ne dépassent pas six mètres. La construction est en billots équarris, dans le style pièce-sur-pièce; le toit est généralement fait d'écorce. Marie Caroline Watson Hamlin décrira le plan de maisons relativement cossues comme un carré divisé de façon égale en quatre pièces : salle à manger, grande chambre (parloir), cabinet (chambre à coucher) et cuisine. La cheminée est au centre de la maison et sert au chauffage et à la cuisson. Le four à pain se trouve dans la boulangerie, un petit bâtiment à l'extérieur de la maison. La paroisse de l'Assomption bénéficie

aussi d'un four communautaire, près du presbytère. Tous les meubles sont évidemment faits main, comme ce berceau de la famille Saint-Louis, exemple d'artisanat local. L'inventaire des biens de Joseph Pillet (décédé en 1767) donne une idée de ce que peut posséder une famille type du Détroit.

Heureusement, tout n'est pas que travail et misère; les divertissements aussi existent, comme ces activités populaires de courses à cheval sur la glace en hiver ou, lorsque le temps se réchauffe, de courses à pied. De Bougainville, dans son rapport sur la Nouvelle-France en 1757, les décrit ainsi :

Il se fait au Detroit des courses à pied de Sauvages et de Canadiens, aussi célèbres que celles des chevaux en Angleterre, elles se font dans le printemps, communément il y a cinq cents Sauvages, quelquefois jusqu'à quinze cents; la course est d'une demi-lieue aller et revenir du Detroit au village des Poutéouatamis, le chemin est beau et large. Il y a des poteaux plantés aux deux extrémités, les paris sont très considérables et consistent en des paquets de pelleteries contre des marchandises de France et à l'usage des Sauvages. Le plus célèbre Canadien qui ait couru et qui gagnait les Sauvages est le nommé Campo; sa supériorité est si reconnue qu'il n'est plus admis aux courses.

Plusieurs écrits font l'éloge des bals et des danses de la région; le clergé, cependant, ne voit pas ces activités d'un si bon œil. À l'Assomption, le père Dufaux dénonce souvent, dans ses lettres à l'évêque Hubert, les bals, danses et ivrogneries auxquels se livrent ses paroissiens. Le 5 novembre 1787, il écrit qu'il a obtenu un ordre du commandant à Detroit proclamant une peine d'amende « pour ce qui m'affligeois le plus » : c'est-à-dire ceux qui travaillent les dimanches et les jours de fête, ceux qui restent aux portes de l'église et « ceux qui courent la guignolette au jour de l'an, et en tout tems qui font des assemblés de divertissement nuitamment ». Marie Caroline Watson Hamlin décrira un groupe de *guignoleux* parcourant la région de Grosse Pointe vers la fin du 18^e siècle.

La période des fêtes est suivie des Carnavals, qui durent jusqu'au début du Carême. Les habitants profitent de cette période tranquille de l'année pour fêter et veiller, passant les longues soirées à chanter et à danser, à se raconter des peurs, des contes et des légendes. C'est aussi le temps pour la trappe de rats musqués, de foutreaux et de chats sauvages.

Au printemps, le travail dans les champs recommence. La saison agricole, comme tous les aspects de

la vie, suit de près l'année liturgique. Au printemps, le prêtre bénit les semences lors de la cérémonie des Rogations. En cas de fléau naturel, par exemple lorsque les insectes infestent les champs, Monsieur le Curé est appelé pour l'intervention divine. La fête de la Saint-Jean-Baptiste marque le milieu de la saison agricole; Marie Caroline Watson Hamlin décrira la coutume des feux de la Saint-Jean, qu'on allume le long de la rivière Detroit. Au temps de la récolte, les voisins s'entraident, se donnent des coups de main, coupant le grain avec des javeliers, liant les gerbes en vailloches, puis en quintaux, pour les amener à la grange et les battre au fléau. Début novembre, lorsque la bordée de la Toussaint annonce le début de l'hiver, tout est fini.

Du côté institutionnel, les choses se développent lentement. Le père Potier, qui décède en 1781, est remplacé par le père Hubert, qui tente vainement d'établir une école pour les filles de l'Assomption. Son successeur, le père Dufaux, réussit à faire venir deux institutrices : les demoiselles Ademard et Papineau. En 1786, on ouvre donc la première école en Ontario, composée d'une salle de classe et d'un dortoir pour 13 filles (dont huit pensionnaires). En 1792, le nombre d'étudiantes augmente à 12 pensionnaires et six externes.

La paroisse continue de s'étendre le long de la rivière Detroit. Au sud, plusieurs francophones s'établissent autour du nouveau fort, à Amherstburg; à l'est, de petits noyaux de population commencent à se constituer le long du lac Sainte-Claire, jusqu'à l'embouchure de la rivière à la Tranche (Thames). En 1801, pour desservir ces habitants éloignés, le père Marchand, curé de l'Assomption, établit deux paroisses : la paroisse Saint-Jean-Baptiste, à Amherstburg, et la paroisse Saint-Pierre, au bord de la rivière à la Tranche, à quelques kilomètres à l'intérieur des terres.

FIN D'UNE ÉPOQUE

À la fin du 18^e siècle, les francophones forment toujours la majorité de la population des deux côtés du Détroit; mais, en une génération, ils vont se retrouver carrément en minorité face à des mouvements massifs d'immigration britannique et américaine. Malgré le transfert de pouvoir au fort Pontchartrain (voir plus haut), aucun changement radical ne semble survenir dans la vie des francophones de la

région. Les voyageurs, pour leur part, s'adaptent, comme toujours, aux langues et aux coutumes de quiconque achètent leurs fourrures. Le journal d'hivernement de Charles-André Barthes, armurier de Detroit, sur la rivière des Miamis en 1765, donne un aperçu du processus d'intégration et d'acculturation qui survient très tôt après la conquête : au cours de ses périples, Barthes semble très à l'aise avec tous les partis avec qui il a affaire – Anglais, Français et Indiens. Même chose pour les marchands, artisans et agriculteurs; à 900 kilomètres de Montréal, il est essentiel de développer des marchés dans les environs et d'employer la langue de commerce qui y a cours. Par exemple, Jacques Dupéron Bâby, le plus grand commerçant sur la rive canadienne, forme une association pour vendre ses fourrures sur le marché de Londres seulement deux ans après la conquête.

Quelques loyalistes ont déjà traversé la rivière à la fin de la guerre de l'Indépendance américaine; mais quand les Anglais abandonnent officiellement Detroit en 1796, un autre mouvement important de loyalistes se dirige vers la péninsule du sud-ouest, dont un groupe de marchands et de commerçants qui s'établissent en face de Detroit. Ce petit établissement, d'abord connu sous les noms de La Traverse et de South Detroit, deviendra un jour Windsor. La fondation des villes d'Amherstburg, en face de l'Île aux Bois Blancs, et de Sandwich, à l'ouest de l'église de l'Assomption, a lieu à cette même époque. Les deux villes joueront un rôle important dans l'histoire de la région : Amherstburg, comme site du fort Malden, abritant désormais la garnison anglaise de Detroit, et Sandwich, comme siège municipal du nouveau comté d'Essex. D'autres loyalistes et colons britanniques s'emparent également de terres au sud de la péninsule, le long du lac Érié, si bien que, en quelques années et grâce à l'ouverture du chemin Talbot en 1818 puis, vers 1825, du chemin Middle, tout l'intérieur du comté est peuplé de colons anglais, irlandais et écossais. À vrai dire, un tel mouvement d'immigration reflète bien ce qui se passe à la largeur de la province : en 1820, le Haut-Canada compte environ 4 000 francophones (dont la majorité dans le comté d'Essex), sur une population totale de 120 000 habitants.

C'est vraiment la guerre de 1812 qui marque la fin de cette époque. Les Anglais, dans un dernier effort pour arrêter l'expansion américaine vers l'ouest, promettent à leurs alliés amérindiens un territoire autonome dans le futur Ohio. Le grand chef Tecumseh rassemble une grande fédération de nations autochtones pour participer à cette entreprise. Les batailles décisives du conflit ont lieu sur les grands

lacs, en particulier sur le lac Érié et la rivière Detroit, entre les Anglais et leurs alliés autochtones d'une part et les Américains de l'autre. Des deux côtés du Détroit, des régiments composés entièrement de Canadiens français participent au combat; parfois les membres des mêmes familles doivent se confronter sur le champ de bataille. Plusieurs francophones de la Petite Côte et de l'Assomption participent aux victoires britanniques à Frenchtown (Monroe, Michigan) et fort Meigs (sur la rivière des Miamis, en Ohio). Le rôle des Indiens est décisif dans ces batailles. En effet, ces derniers y participent en plus grand nombre que les Blancs, au nom desquels la guerre a éclaté.

Mais la défaite des Anglais et la mort de Tecumseh met fin à l'influence amérindienne dans la région. À la suite du conflit, la plupart se déplacent vers l'ouest, espérant échapper à l'avance inexorable des colons américains (le gouvernement du Haut-Canada a déjà acheté toutes les terres amérindiennes de la péninsule du Sud-Ouest en 1790, sauf une réserve huronne près d'Amherstburg, qui existera jusqu'en 1914. Une autre réserve, plus importante, est établie sur l'île Walpole en 1815). Après la guerre, la présence amérindienne sur la rivière Detroit diminue rapidement et son influence sur le mode de vie devient marginal. De la même façon, l'immigration massive de colons américains de l'Ohio et du Kentucky aura des effets similaires sur les francophones de la rive nord car, même si quelques vestiges de langue et de culture survivront jusqu'au 20^e siècle dans quelques communautés isolées comme Monroe et Mount Clemens, la présence francophone du côté nord du Détroit sera en fin de compte anéantie par le creuset américain.

Sur la côte sud, la civilisation française du Détroit survivra, mais non sans l'aide d'une deuxième vague d'immigration canadienne-française.